

LA VIOLENCE DE GRANDIR ÊTRE ET AVOIR DE NICOLAS PHILIBERT

ARLETTE FARGE

Un fait, si ténu ou important soit-il, ne fait événement que s'il vient se loger dans une attente consciente ou non de son avènement, que s'il permet que quelque chose s'accomplisse et que s'il vient donner une sorte d'espoir proche. En somme, ce fait ne devient événement que s'il puise de la satisfaction en un lieu où déjà s'organisait en silence sa réception, et où se dessinait une image d'un futur à venir à la fois possible et signifiant.

Être et avoir, le film de Nicolas Philibert sorti à la fin du mois d'août 2002 sur nos écrans, est un film qui fit événement, qui le fait encore aujourd'hui, en accompagnant notre horizon mental, culturel et artistique. Rien ne pouvait tout à fait le prévoir, même si le réalisateur Nicolas Philibert possède depuis longtemps le talent si rare d'approcher de nous des réalités simples et moins simples sur lesquelles nous n'avons pas toujours l'habitude de nous appesantir. Ce furent la *Ville-Louvre*, *Au pays des sourds* et *La Moindre des choses*, autant de fictions documentaires aux lignes amples et sensibles, faisant surgir et ressentir des mondes ignorés mais si présents (comme la surdité ou la folie par exemple).

Charles Tesson, un des rédacteurs des *Cahiers du cinéma*, examine cet événement dans le numéro de novembre

2002, et sous sa plume cinéophile et savante viennent des mots que peut-être nous étions beaucoup à guetter, à attendre, espérant qu'ils ne soient pas définitivement caducs : il parle en effet d'utopie, de communion, de communauté de sens, de foi, de sacré et de lien social. Ce sont ces sentiments et ces notions enfouies qu'aurait fait surgir *Être et avoir* et non pas, comme l'ont dit certains critiques, la supposée mièvrerie de l'univers enfantin. Quelque chose s'est passé – et bien sûr le support en était l'enfance, et Jojo sa touchante incarnation – qui permettait enfin, non pas qu'on « rêve », mais qu'on pense que quelque chose du lien enfant-enfant plus âgé, enfant-adulte, enfant-famille, enfant-provisoire demandait à être redit, à se montrer sous son vrai jour, c'est-à-dire sous un jour élaboré. Et cela même si nous ne sommes pas habitants de Lozère, ni participants d'une classe unique. À ce niveau d'entendement des signes et des êtres, le contexte n'est pas si important quand il s'agit de dire ce qui en nous s'étouffait : le sens d'une enfance à venir face à des adultes parfois démunis, parfois inquiets, parfois indifférents ou concernés. La vie de Monsieur Lopez n'est pas celle d'un saint, ni même celle d'un apôtre comme on a pu le dire ; elle est celle d'un citoyen. Oui, un citoyen, voilà qui est relativement

simple, et pourtant qui s'énonce mal ou ne se définit plus bien de nos jours, car beaucoup ont pris l'habitude de désertier cet espace du langage. Citoyenneté, République, fraternité, rapports de domination, inégalité entre les classes sont souvent des mots devenus obsolètes, pire, les champs désertés de notre analyse sociale. *Être et avoir*, en ce sens, n'est pas une leçon mais un superbe miroir où l'on peut enfin se regarder, se reconnaître, s'aimer, pour agir, pour délivrer de l'utopie dans les heures qui passent.

Laïcité et différence existent ici (riches, pauvres, Eurasiens, étrangers, Français) et quelque chose d'un lien social se construit jour après jour, et cela avec une apparente aisance, ce qui ne veut pas dire avec naturel. Car ces enfants luttent constamment – cela se voit – et combattent pour que leur apprentissage devienne un savoir et que leurs journées se soldent par de la satisfaction, orchestrée d'abord par l'instituteur, ferme et autoritaire, puis par les parents. Mais le sens est là, celui des mots à mettre sur les choses, des regards à porter sur autrui, des devoirs à respecter les uns envers les autres, des amitiés à construire, des pardons à donner ou des coexistences à établir avec le minimum de heurts.

Pour avoir eu tant de plaisir à voir ce film, il faut aussi en trouver la source non pas seulement vers une nostalgie de l'enfance (qui existe réellement), mais dans ce lieu où l'on se sent entouré de vérités montrées, de sens donné aux actes et aux paroles, de mots porteurs inscrits sur les choses comme sur les événements.

D'autres aspects de ce film, souvent passés sous silence au profit d'une polémique sur le non-modernisme de cette petite classe, accompagnent notre réception attentive. Ce qui émeut réellement, ce qui nous approfondit et en même temps demande réflexion, c'est la véritable *violence* qui sourd constamment de chaque plan du long métrage. En apparence doux et tendre, plein de clins d'œil et d'humour (la scène de la photocopieuse par exemple, entre Jojo et Marie), le film, rythmé par le temps des saisons (celui qui va des blés mûrs aux neiges recouvrant le dos des vaches), exprime autant de continuité saisonnière que de déchirures violentes et d'innombrables ruptures. Bien sûr il y a la nuit du petit matin et le car de ramassage où le chauffeur accueille de petits enfants aussi emmitoufflés qu'ensommeillés ; bien sûr il y a les promenades d'été et la petite Alizé perdue dans les avoines un jour de pique-nique ; mais il y a surtout la violence de grandir, de se séparer de son corps d'enfant

pour aller vers un corps qu'on ne connaît pas encore, de se séparer du maître et d'une école protectrice pour regagner le collège de la ville. Et si, ce jour-là, le maître fait compter à l'infini Jojo lorsqu'il visite la nouvelle école, c'est bien parce que ce travail douloureux de grandir se décompte à l'infini, dans la douleur comme dans une perplexité inquiète.

L'altérité, parfois rude, difficile à admettre, est une réalité de chaque jour, montrée à l'écran dans son peu de facilité à intégrer. Chacun prend conscience, du fait de l'instituteur, de sa fragilité et de celle des autres : les regards lourds de sens sur le cahier du voisin, les efforts extrêmes pour lire ou raconter une histoire à partir des images, pour déchiffrer un 7 puis le reproduire, pour comprendre que le *e* accolé au mot *ami* est signe de féminin, semblent des buts très difficiles à atteindre. Et quand se pose le regard du maître, juste et sévère, ou celui de la famille, d'abord sûre d'elle face aux multiplications, puis totalement embrouillée par l'énigme des mathématiques, quelque chose se dit d'un savoir extrêmement complexe, et se couler en lui, l'acquiescer est un effort d'autant plus important que, bien souvent, celui-ci n'a pas de vraie logique et a bien de l'arrogance parfois. Les corps aussi grandissent, et les deux grands garçons se disputant, rivaux entre eux, savent bien qu'il y va aussi de la lutte des corps, de la lutte sur soi pour se débarrasser de soi. Les images du fils avouant douloureusement au maître la grave maladie de son père, la petite fille au retard psychologique et intellectuel évident doublé d'une sensibilité intense sont autant d'images qui disent les fractures, les différences, les souffrances du partage difficile et les chagrins si violents des enfants et de leur famille.

Être et avoir est un film important sur la violence des séparations et sur ce qu'implique grandir. C'est aussi un film sur la possibilité réelle d'accompagner ces moments spécifiques en donnant sens à ce qu'est une communauté, un savoir donné, une transmission civique offerte. Rencontrer un monde plus adulte, plus sauvage aussi demande à être aidé, construit, affirmé dans la présence de soi.

Ainsi Jojo, dont on a dit à juste titre qu'il était « craquant », a déjà grandi depuis le tournage. Il a déjà senti peu ou prou l'arrachement à sa propre enfance et à l'étonnement rusé que celle-ci lui permettait. Il existe dans cette fiction documentaire comme un pont d'amour, et autour de cela, des mots se sont dits, des

images se sont tournées tandis que des valeurs se véhiculaient, cherchaient à préserver les chances de chacun, malgré les identités singulières et les différences sociales. Le lieu collectif que représente cette classe d'enfants de la Lozère est le symbole du lien social qui nous manque tant, même s'il doit être décliné de façon différenciée selon que l'on est en ville moyenne, en banlieue ou en zone très défavorisée. Nicolas Philibert pose l'utopie à

travers une certaine normalité ; il a déjà accompli un petit miracle en permettant que nous communions ensemble en salle au lieu d'être individualisé devant la télévision, façon chaîne câblée.

Arlette FARGE

Historienne

CNRS

